

Paris, 13 et Mayo en 1888. (0,00). Semitradada.  
Portrait, mort et funérailles de J. H. Raspail et anecdotes.

# Le Journal illustré



QUINZIEME ANNEE. — N° 4

## Gravures

Victor-Emmanuel, par Henri Meyer. — Portrait, mort et funérailles de Raspail, par Henri Meyer, Ferdinandus et Kauffmann. — Humbert I<sup>er</sup>, par Henri Meyer. — Général Palikao, par Henri Meyer. — Général La Marmora, par Henri Meyer.

DIMANCHE 20 JANVIER 1878

Le Journal illustré est mis en vente dès le vendredi matin

ABONNEMENT	UN AN	SIX MOIS
Paris . . . . .	6 50	3 50
Départements . . . . .	7 50	4 »

Administration et Rédaction, à Paris, hôtel du Petit Journal  
rue de Lafayette, 61

PRIX DU NUMERO : 15 CENTIMES

## Texte

Chronique de la semaine, par Aristide Roger. — Beaux-Arts et Théâtres, par Charles Darcours. — Nos gravures. — Dona Paquita, nouvelle, par Charles Radet. — Le Roman du père Thomas (suite et fin), par Charles Goyard. — Mot syllabique triangulaire et Devineurs. — Le nouveau roi d'Italie.



VICTOR-EMMANUEL II, roi d'Italie

Dessin de Henri MEYER, d'après la photographie de M. Léon Vidal, gravure de F. MEAULLE — Voir l'article, page 27



## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Les morts vont vite et l'année a vraiment une façon de commencer, qui, pour les esprits superstitieux n'est rien moins que rassurante.

L'un sur l'autre, en effet, viennent de tomber un roi, Victor-Emmanuel, grand et puissant parmi ceux de l'Europe; un des chefs les plus illustres de la démocratie française, Raspail; deux généraux, enfin, la Marmora et Palikao, qui, tous deux, eurent leur heure de renommée, sinon de véritable gloire.

C'est à penser que la « camarade » a regu, pour ses étrennes, une belle faux toute neuve, l'ancienne ayant été fortement ébréchée par les horribles tueries qui s'accomplissent encore dans les défilés des Balkans et dans les plaines de la Dobrutschka.

De ces quatre morts, deux surtout sont remarquables par la popularité de leur nom et par la frappante antithèse qui se dégage de leur cercueil ouvert et fermé le même jour.

Victor-Emmanuel, « le roi galant homme », n'était cependant pas une de ces Majestés bouffies d'orgueil, prétentieuses et solennelles comme le trône de France en a supporté de trop nombreux spécimens.

La royauté l'en...nuyait. Il se plaisait à le répéter lui-même et les cérémonies officielles lui étaient à tel point insupportables, que, plus d'une fois, au grand scandale de ses courtisans, il lui arriva de faire à l'étiquette obligatoire en pareille circonstance, les plus rudes accroc.

Il aimait, avant tout, l'indépendance, la simplicité, la franchise et rappelait assez bien notre Henri IV par certains côtés de l'esprit et du cœur.

Comme le Béarnais, en effet, Victor-Emmanuel avait sa belle Gabrielle, une Rosine aux yeux noirs qu'il nomma comtesse de Millefiori, des Millefleurs, aussi simplement que s'il se fût agi de baptiser une héroïne d'opéra comique.

Les plus brillantes fêtes données à la cour le laissaient froid et lui faisaient regretter sa liberté d'allures.

— Vous amusez-vous ici?... demandait-il, un soir de grande réception, à un diplomate qu'il rencontra, souriant et la bouche en cœur, dans les salons du palais.

— Oh! beaucoup, Majesté!...

— Moi, répondit le souverain, je voudrais bien m'en aller; et il ajouta, comme le bourgeois de Gavarni; malheureusement, étant le maître de la maison, je suis forcé de rester là...

En dépit de ses relations amicales avec l'empereur Napoléon III, le roi d'Italie ne se gênait point pour garder vis-à-vis de lui toute son indépendance.

On sait quelle réponse il fit, certain soir, à notre ambassadeur, M. de la Tour d'Auvergne, après la réception d'une lettre un peu cavalière qui lui avait été écrite des Tuileries:

— Votre souverain est le dernier venu, monsieur de la Tour d'Auvergne, et je ne lui reconnais pas le droit de me parler de la sorte... Qu'est-il donc, après tout, ce b...-là?

Brave soldat aussi, ce prince bonhomme et fantasque.

A Melegnano, voyant nos zouaves se faire décimer, avec une bravoure inouïe, pour enlever une batterie autrichienne, Victor-Emmanuel électrisé se joignit à eux, tenta l'assaut, et, la redoute prise, accepta comme un honneur mérité, le grade de caporal du 2<sup>e</sup> zouaves, qui lui fut décerné sur le champ de bataille.

Ces petits détails, pour la grande histoire ne sont rien; mais la légende se compose surtout de ces menus faits et la légende, souvent, est plus durable que l'histoire.

A côté du roi d'Italie, la mort a couché dans la tombe, Raspail, le grand patriote.

Ce fut un homme vaillant et fort, un sincère ami du peuple, un véritable citoyen.

Nul ne servit avec plus d'ardeur et de désintéressement la cause républicaine dont il fut

l'apôtre et le martyr, et ce sera là son vrai titre de gloire.

Toujours à ses risques et périls et souvent au prix d'une longue et douloureuse captivité, il combattit les actes arbitraires du pouvoir; il fit la guerre au despotisme, au jésuitisme, à l'ignorance.

Fort de son droit, il affrontait fièrement ses juges et comme l'un d'eux l'interpellait assez brusquement, un jour, selon la forme d'usage:

— Raspail, levez-vous.

— Président, riposta l'accusé, nous n'avons jamais gardé Louis-Philippe ensemble.

Bien souvent aussi, l'on a cité sa réponse au président de la cour d'assises, au sujet des débats de l'affaire Lafarge:

— M. le président, on trouverait de l'arsenic jusque dans le bois de votre fauteuil!

Mais celle-ci, malheureusement, marque beaucoup plus d'aplomb que de science.

Du Raspail savant et médecin dont on a tenté, tout récemment encore, d'exalter les mérites, il faut, en effet, se hâter de parler et n'y plus revenir.

A part quelques travaux d'histoire naturelle et de chimie organique, l'œuvre scientifique de Raspail fourmille, en effet, d'erreurs ou de naïvetés.

La médecine, surtout, en plus d'un point touche à l'absurde et le camphre élevé à la hauteur de panacée universelle est une de ces plaisteries qui prêteraient beaucoup à rire si, malheureusement, dans un trop grand nombre de circonstances elles ne pouvaient faire pleurer.

Que les véritables amis de Raspail ne s'obstinent donc pas à défendre son système médical qui ne supporte pas l'examen, mais seulement ses vertus civiques: même débarrassé du « Manuel de la santé » l'homme reste assez grand pour que nous honorions sa mémoire.

« *Amicus Plato, sed magis amica veritas* » disait un ancien philosophe; ce que nous pourrions librement traduire comme il suit: J'aime Raspail, mais la vérité m'est encore plus chère.

Aristide Roger.

## BEAUX-ARTS ET THÉÂTRES

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient d'avoir une heureuse inspiration: il a repris les *Mousquetaires de la Reine*, une des jolies pièces de Saint-Georges, une des plus mélodiques partitions d'Halevy.

Cet ouvrage fut joué au commencement de l'année 1846, à une époque où les mousquetaires étaient à la mode: c'était le temps où Alexandre Dumas passionnait Paris, la campagne et les départements avec les aventures de d'Artagnan et de ses compagnons. L'Opéra-Comique bénéficia certainement de la popularité qui s'attachait alors aux héros mis en scène par Dumas, mais il est juste de reconnaître aussi que le spectacle qu'il offrait au public réunissait toutes les conditions qui appellent le succès. Outre la pièce attachante de Saint-Georges et la musique élégante d'Halevy, les *Mousquetaires de la Reine* réunissaient un ensemble d'interprètes tel qu'il ne s'en est point représenté souvent. Il y avait en ce temps-là à la salle Favart des chanteurs et des comédiens, et l'on y jouait les ouvrages d'auteurs sachant employer les uns et les autres.

La soirée du 3 février 1846 fut une des plus belles dont les amateurs du temps aient gardé le souvenir. Le succès des *Mousquetaires* fut tel qu'à la fin du spectacle le public voulut voir Halevy, et qu'il ne quitta la salle que lorsque l'auteur de la *Juive*, entraîné, embrassé par les artistes, eut paru à ses yeux, affaîssi sous le poids de l'émotion et l'éclat du triomphe.

Il faut dire qu'en ce temps-là ces sortes d'ovations étaient rares, et que la sympathie et la sincérité du public y jouaient un rôle qui a été trop souvent confié depuis à des admirateurs intéressés.

Les vaillants artistes qui avaient si victorieusement combattu pour Halevy et son librettiste se nommaient: Roger, un chanteur exquis, doublé d'un ravissant comédien; Mockler, un adorable comédien, doublé d'un charmant chanteur; Hermann-Léon, un artiste chercheur, qui donna

au rôle du capitaine Roland un cachet dont il n'a laissé le secret à personne; M<sup>lle</sup> Louise Lavoie, chanteuse d'école d'une extrême correction; enfin M<sup>lle</sup> Darcier, la plus intelligente et la plus habile des comédiennes qui aient paru sur la scène qui porte le nom de Favart.

La facilité, l'ensemble, la cohésion du jeu de ces cinq acteurs étaient la perfection même. Il faut ajouter que les petits rôles accessoires étaient aux mains de jeunes artistes soigneux, brûlant du désir de bien faire, et que la mise en scène, pour ce temps-là, était considérée comme luxueuse.

On joua les *Mousquetaires de la Reine* plus de cent fois de suite, et sans l'adjonction du moindre petit acte, ce qui, jusqu'alors, ne s'était jamais vu à l'Opéra-Comique. Ce succès n'a guère été égalé depuis sur la même scène que par quelques ouvrages, tels que l'*Étoile du Nord* et *Mignon*.

On peut penser que nous n'avons pas l'intention de comparer l'interprétation des *Mousquetaires de la Reine*, tels que l'Opéra-Comique vient de nous les rendre, avec celle de la création. Sans remonter si loin, nous ne ferons même pas appel aux souvenirs de certaines reprises, qui nous ont montré dans cet ouvrage Montaubry, Jourdan, Achard, MM<sup>les</sup> Lemerrier, Cico, Faure-Lefebvre, etc. Ecartant tout souvenir et toute comparaison, il nous deviendra alors facile de déclarer que l'exécution des *Mousquetaires* est aujourd'hui suffisante pour donner au public une idée de ce charmant ouvrage.

M. Engel, dans le rôle créé par Roger, fait preuve d'intelligence et d'un certain goût. La force manque à sa voix, ou plutôt le timbre, mais le chanteur est assez habile et par sa chaleur il arrive à se mettre en communication avec le public, résultat que n'obtiennent pas toujours des gens d'un sérieux talent.

M. Barré, difficile à employer franchement dans les barytons, a pris le rôle du second ténor. Il s'y montre adroit et on l'y trouve agréable.

M. Dufriche n'a jamais vu bien jouer le rôle du capitaine Roland, sans quoi, il lui en serait peut-être resté quelque chose. C'est un artiste qui fera mieux une autre fois, car il y en a peu de plus consciencieux que lui.

M<sup>lle</sup> Chevrier est la note tout à fait détonnante de cette interprétation. Détonnante est ici un mot doublement juste, car la jeune et belle artiste chante faux presque constamment, et joue avec des intentions dramatiques un rôle léger et qui demande un sourire presque continu.

M<sup>lle</sup> Bilbaut-Vauchelet, en revanche, est l'étoile des nouveaux *Mousquetaires de la Reine*. Sans être une chanteuse parfaite, même au point de vue du mécanisme, elle a de la grâce, de l'éloquence, un charme indéniable.

Le foyer manque peut-être, mais le style est correct, la voix est claire et étendue, la personne est agréable. Voilà bien des avantages, et nous nous permettrons d'indiquer à la jeune cantatrice un excellent moyen de les mettre en toute valeur: fermer l'oreille aux propos des flagorneurs ou des ignorants qui lui disent qu'elle est une artiste parfaite, et continuer à travailler en mettant à profit les bons conseils qui lui sont donnés.

MM. Hennequin et Delacour ont donné dernièrement au théâtre du Palais-Royal une comédie en trois actes, le *Phoque*, qui n'a obtenu qu'un médiocre succès; M. Hennequin, tout seul, vient d'être plus heureux au même théâtre avec un autre animal, le *Renard bleu*. Sous ce titre, il a frappé à l'emporte-pièce une scène de la vie parisienne, très-réaliste et à la fois très-amusante.

Il s'agit d'une cocotte à laquelle, pour un billet impayé, M. Ducret, huissier, saisit une pelisse de renard bleu. Et encore cet huissier galant laisse-t-il à la demoiselle l'usage de sa pelisse, à la condition qu'il ne perdra ni l'une ni l'autre de vue. Grâce à l'intervention d'une femme de chambre expérimentée et inventive, à la fin de la pièce, le montant du billet est soldé par vingt personnes à la fois, et M. Ducret devient le plus heureux des hommes et des huissiers.

Tout cela se passe dans un monde comme il n'en faudrait pas, mais où l'on a cependant beaucoup d'esprit et de gaieté. Succès complet pour la pièce et pour les interprètes, MM. Gil-Perez, Milher, M<sup>lle</sup> Valérie et Marie Magnier.

Charles Darcours.



## NOS GRAVURES

**Victor-Emmanuel II.** — Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas-Victor-Emmanuel II était né le 14 février 1820. Il reçut une brillante éducation militaire. En 1842, alors duc de Savoie, il épousa l'archiduchesse d'Autriche Adélaïde. Lors des événements de 1848, il accompagna son père dans la guerre contre l'Autriche. Ce fut après la bataille de Novare (23 mars 1849) que Charles-Albert abdiqua en faveur de son fils, afin d'obtenir du vainqueur des conditions moins rigoureuses. Ainsi Victor-Emmanuel II devint roi de Sardaigne et de Piémont. On sait à la suite de quelles circonstances Victor-Emmanuel fut sacré roi d'Italie. Les événements de la campagne de 1859 sont encore trop récents pour que nous ayons besoin de les rappeler.

Roi d'Italie, avec Turin pour capitale, ce ne fut que le 1<sup>er</sup> juillet 1871 que le gouvernement et le parlement s'installèrent solennellement à Rome. Depuis cette époque, le Roi habitait une partie de l'année le Quirinal, où d'immenses réparations avaient été faites. Laissant toute liberté au Pape, qui habite le Vatican, Victor-Emmanuel s'est constamment prononcé pour qu'on fit au Saint-Siège toutes les concessions compatibles avec la sûreté et la dignité de l'Etat, il a constamment appuyé les mesures de modération.

Victor-Emmanuel jouissait en France d'une légitime popularité; on aimait cette figure aux traits irréguliers, qui respirait à la fois l'intelligence et la bonhomie. De son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche, le roi d'Italie a eu trois fils: le prince Humbert, héritier présomptif, aujourd'hui roi, Amédée, duc d'Aoste, qui a été roi d'Espagne de 1870 à 1873, le prince Othon, duc de Montferrat, mort en 1865, et deux filles: la princesse Clotilde, qui a épousé en 1859 le prince Napoléon, et la princesse Marie-Pie, qui est devenue reine de Portugal en 1862.

Devenu veuf, Victor-Emmanuel a épousémorganatiquement Rosine, comtesse de Mirafiori, dont il a eu des enfants.

**Raspail.** — Sa mort et ses obsèques. — Raspail, qui vient de mourir, était né à Carpentras, le 23 janvier 1794, il allait donc avoir 84 ans. Ses parents le destinaient à la prêtrise, mais la théologie eut pour unique résultat de faire du jeune étudiant un fervent adepte de la libre-pensée.

Sa longue carrière s'est partagée à peu près en parties égales entre la science et la politique. Il a fait faire à la chimie organique de très-grands progrès. Ce qui a rendu son nom populaire, c'est sa méthode médicale basée sur l'emploi du camphre. Raspail ramène toutes les maladies à l'action délétère des parasites, qu'il combat par le camphre sous toutes les formes, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Raspail, homme politique, ne nous appartient pas. Tout ce que nous avons le devoir de dire, c'est qu'il passa une partie de sa vie en prison ou en exil pour avoir trop aimé la liberté.

Cet homme de bien est mort d'une fluxion de poitrine, non dans son habitation d'Arcueil-Cachan, mais à Arcueil même, rue de la Place, 15, chez son fils Émile, directeur de l'usine.

Nos gravures représentant l'extérieur et l'intérieur de la maison d'Arcueil sont de l'exactitude la plus scrupuleuse. Deux jours de suite, nos dessinateurs se sont rendus sur les lieux mêmes et ont été reçus par les fils du défunt avec une courtoisie dont nous tenons à remercier la famille. La maison est d'une architecture sobre et élégante. Un large escalier donne accès à la chambre mortuaire, située au second étage, les deux dernières fenêtres de droite sur notre dessin. Nous sommes admis un des derniers; un jeune artiste, M. Miralès, achève une saisissante esquisse de Raspail, qui repose sur son lit de mort, revêtu d'un habit noir; il porte en sautoir un large ruban tricolore, le seul insigne dont il se soit jamais paré, car il disait souvent: « C'est la décoration du peuple, la seule noble et enviable. » Le bras droit est replié sur la poitrine, la figure est calme et sereine; nous nous inclinons avec respect devant le vieux champion de la démocratie, qui pour la première fois s'est endormi sans songer aux luttes du lendemain. Près de lui, sur un coussin de fleurs naturelles, est posé son flambeau de travail, qui figure dans un de nos croquis. Seuls les membres de cette digne et patriarcale famille entourent le cher mort; quelques amis apportent des couronnes et des bouquets dont le lit est déjà chargé; tous tiennent à honneur de toucher une fois encore cette main vail-

lante qui pendant un demi-siècle tint si haut et si ferme le drapeau de la liberté.

**La chambre ardente.** — Jeudi matin, la bière est exposée dans le salon du rez-de-chaussée; chacun est admis à venir saluer le cercueil de cet homme de bien, qui disparaît littéralement sous les fleurs; les assistants sont mêlés, riches et pauvres; l'impression est poignante, nombre de visiteurs inscrivent leur nom sur un registre disposé à cet effet dans le vestibule. Nous voyons figurer dans ce salon un grand tableau, peint dans la prison de Versailles; il représente la famille Raspail en 1833; le cadre de ce tableau est surmonté de l'écusson favori de F.-V. Raspail, que nous reproduisons ici; il porte comme devise: *Vincula decora*.

Dans la chambre mortuaire, on remarque quelques instruments de chirurgie qui servaient il y a quelques jours encore à l'illustre mort.

Les funérailles de Raspail ont eu lieu dimanche, au milieu du calme et du recueillement le plus complets. La foule, respectueuse, a donné une fois de plus la preuve du culte qu'elle voue à ceux qui ont passé leur vie à défendre ses intérêts.

Le cortège était ainsi composé:

La famille,  
La délégation de la démocratie de la ville de Marseille,  
Les députés et les sénateurs,  
Les représentants de la presse républicaine,  
Les conseillers généraux de la Seine et les conseillers municipaux de Paris,  
Les conseillers municipaux de la Seine et des départements,  
Les délégations des villes,  
Les loges maçonniques,  
Les chambres syndicales et conseils des prud'hommes,  
Les écoles,  
Les délégations ouvrières et commerciales.

**Le général de Palikao.** — Le général de Palikao, de son vrai nom Cousin-Montauban, était né en 1796. Militaire distingué, il conquit la plupart de ses grades en Afrique. Ce qui lui fit en France sa réputation, ce fut la campagne de Chine, où il prit une part active aux affaires du palais d'Été. En 1870, il fut le dernier ministre de l'Empire.

M. le général de Palikao avait beaucoup d'imagination, témoin la fameuse histoire des carrières de Jaumont.

**Le général de La Marmora.** — Alphonse Ferrero, marquis de La Marmora, né en 1804, était le dernier des seize enfants du marquis Célestin de La Marmora. Avec Cavour, il fut l'initiateur de l'unité italienne. Plusieurs fois ministre, sa gloire militaire date surtout de la guerre d'Italie, où il accompagna le roi dans la campagne de Lombardie sans commandement officiel, mais comme le meilleur conseiller de Victor-Emmanuel. Il prit une part importante à la bataille de Solferino. Depuis la guerre austro-prussienne de 1866, le général de La Marmora se consacra plus particulièrement à la diplomatie et fut fréquemment chargé d'importantes missions.

Victor-Emmanuel, Cavour et La Marmora, tous trois morts maintenant, demeureront les trois grandes figures italiennes de ce siècle.

## DOÑA PAQUITA

NOUVELLE



Ce soir-là on dansait chez la comtesse de Castelmore.

Le bal était splendide. Sous les étincellements des lustres, les brillants des parures scintillaient comme des gouttes de rosée sur une prairie mouvante de soie, de dentelles et de gaze. Les toilettes rivalisaient de goût, d'élégance, de richesse.

La comtesse se multipliait pour honorer ses invités, les amuser: fonction délicate que celle de distraire des gens blasés, habitués forcés des fêtes parisiennes. Elle y parvint cependant. Deux jours après cette réception, il était encore permis d'en parler dans le monde sans paraître trop naïf. La société était nombreuse; la maîtresse de la maison rouvrait ses salons, après une éclipse partielle de quelques années. Elle avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses amis et de ses

connaissances les plus éloignées. C'était une sorte de levée en masse, — si une expression aussi révolutionnaire peut trouver sa place à propos d'un bal du noble faubourg. Elle avait une fille à marier qu'elle produisait. Celle-ci était choyée, entourée avec une sympathique curiosité. Les dames elles-mêmes ne tarissaient pas en compliments sur elle. Cette aménité était sincère, car Léontine de Castelmore n'était pas d'une beauté incontestable. Partant point de rivalité.

Les papillons dans les prés volent aux fleurs les plus jolies; dans un bal, les cavaliers ne vont pas aux femmes les plus charmantes, ils adressent leurs hommages aux plus grosses dots, aux filles dont les parents sont cossus, haut placés sur l'échelle sociale, gens de protection, grandes utilités. Masquée par un triple rang de vieilles coquettes, une jeune fille, presque une enfant, demeurait abandonnée dans l'angle d'une cheminée, toute honteuse d'accaparer pour elle seule une chaise. Personne ne semblait la voir; et cependant qui, par droit de jeunesse et par droit de beauté, devait plus qu'elle prétendre à régner sur cette fête?

Deux jeunes gens causaient debout dans l'embrasure d'une porte. L'un d'eux disait:

— Georges, connais-tu cette demoiselle, là, en face de nous..., qui s'évente plus pour tuer le temps et dissimuler ses bâillements que par besoin de se rafraîchir?

— Cette jeune fille, en robe de faille crème, à écharpe blanche?

— Oui, précisément.

— C'est doña Paquita Hernandez.

— Une Espagnole, si rose et si blonde?

— Pourquoi non?

— Cette aimable enfant, je l'avoue, dérange un peu mes idées anthropologiques. J'imaginai la Suédoise nourrie d'huile de poisson, d'un blond décoloré, aux joues diaphanes, aux yeux bleus; l'Allemande à forte carrure, langoureuse, rêveuse, dans sa virginité, et plus tard l'*alma parens* étalant des tartines de confitures à douze moutards, une forte femme, la Lolotte de Werther; et enfin je comprenais l'Espagnole telle que Musset la dépeint, sein bruni, pâle comme un beau soir d'automne, la femme pour qui

On se ferait rompre les os.

Mais ces grands yeux bleus, naïfs, purs, extatiques, dont le blanc a une teinte bleutée comme un vieux japon, aux regards horizontaux et fixes de l'Arabe, ces bras souples, nonchalants, cette taille un peu raide ne révèlent guère une nature de feu, mûrie sous un soleil presque africain.

Gaston de Valcourt, celui de nos deux personnages qui parlait en ce moment, continua ses observations artistiques qui, bien qu'élogieuses dans le fond, n'avaient rien de très-flatteur pour la jeune fille qui en était l'objet, puisqu'elles ne portaient que sur sa personne physique. Il y a quelque humiliation pour une femme à être discutée et appréciée trop pour soi-même, comme un cheval de prix ou un chien de race.

— Tiens! fit-il, je vais inviter cette demoiselle pour la prochaine danse. Elle me paraît si délaissée que la pitié l'ordonne.

— Tartuffe, va, cours te sacrifier! Mais prends garde! Les vins d'Espagne sont traitres. D'abord sucrés, doux, ils flattent, endorment le palais, puis bientôt...

— L'ivresse, n'est-ce pas?

Gaston de Valcourt traversa le salon, aborda le front terrible des duègnes qui couvraient Paquita. Elles eurent toutes un sourire d'une grâce comique. Chacune s'attendait à se voir sollicitée par un aussi élégant cavalier. O rage, ô vieillesse ennemie! il s'adressa à la jeune fille, qui accepta son invitation d'un air ravi et étonné. Sa physionomie, impassible d'ordinaire, portait un reflet de reconnaissance touchante. Dès les premières mesures, elle se laissa entraîner par l'orchestre.

Les femmes qui faisaient tapisserie se la montraient du coin de l'éventail et chuchotaient:

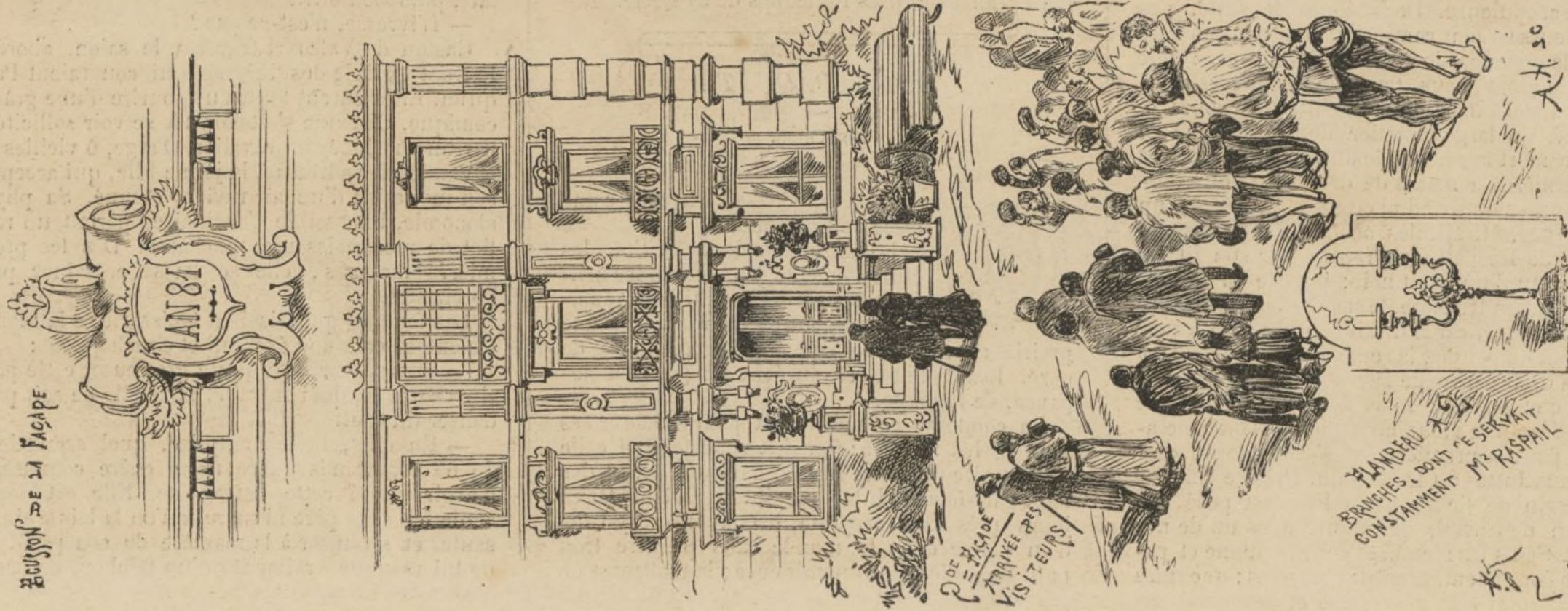
— Voyez donc, ma toute gracieuse, cette petite effrontée, quel entrain! mais elle ne sait pas danser du tout.

— En effet, belle marquise, quel scandale! Je ne comprends guère notre chère comtesse, d'avoir invité cette sauvagesse. Elle est donc seule ici, sans père ni mère, qu'on la laisse ainsi sauter et s'amuser à la manière de son pays. Il ne lui manque vraiment qu'un tambour de basque et des castagnettes.

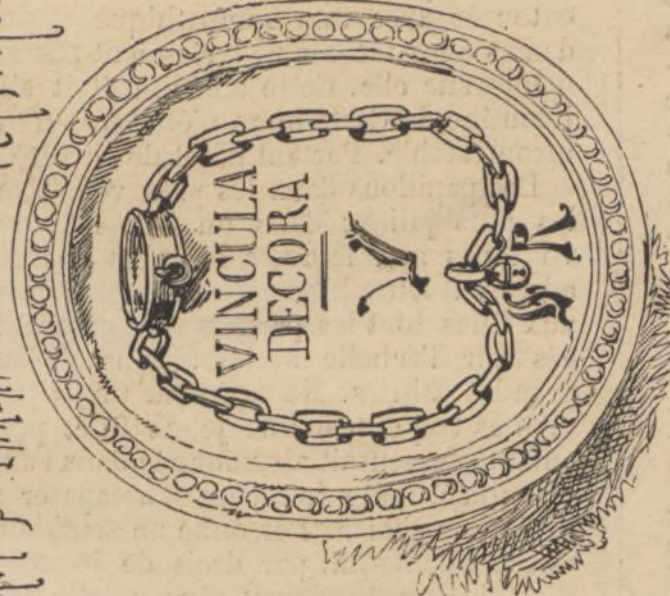
— Son père est attablé dans le petit salon et joue au whist. D'ailleurs le capitaine Hernandez



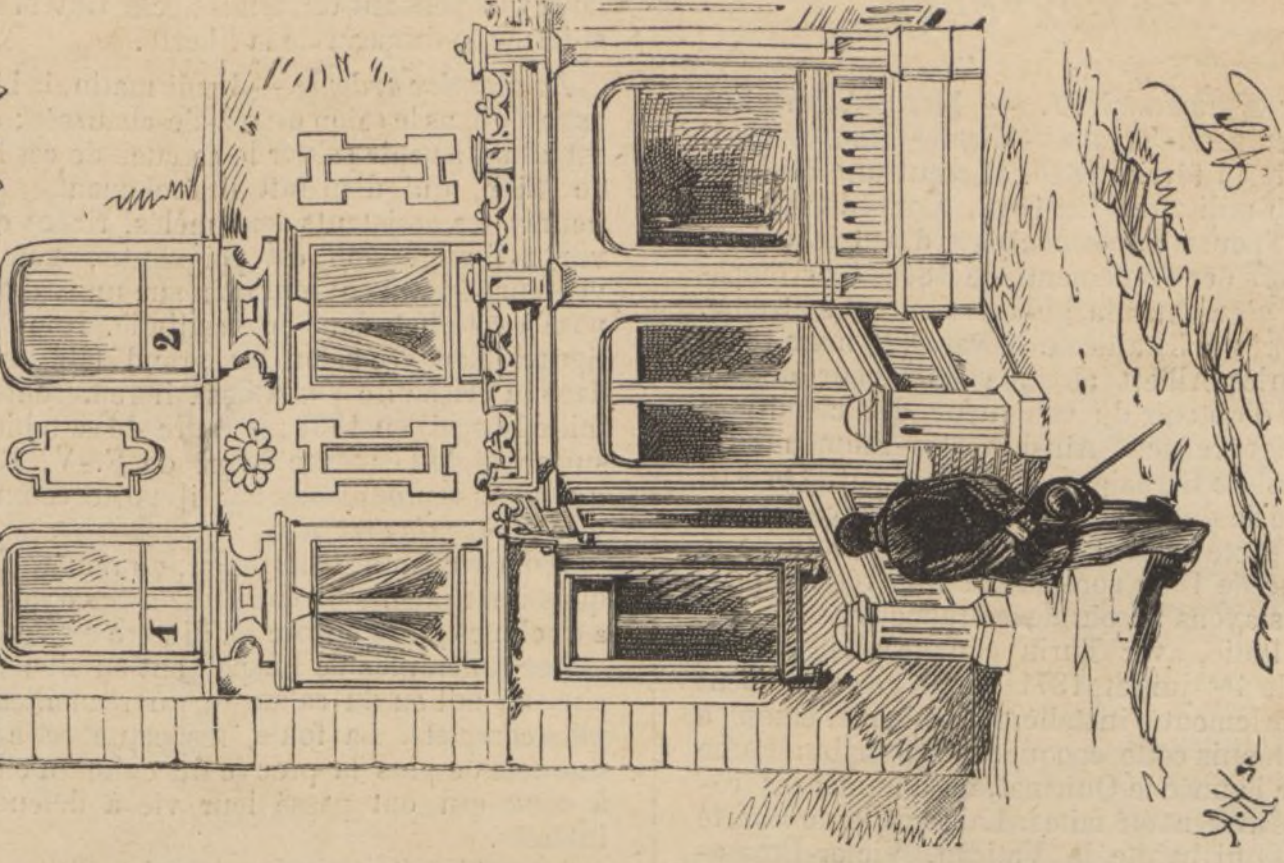
DESIGNÉ PAR LA SCULPTE



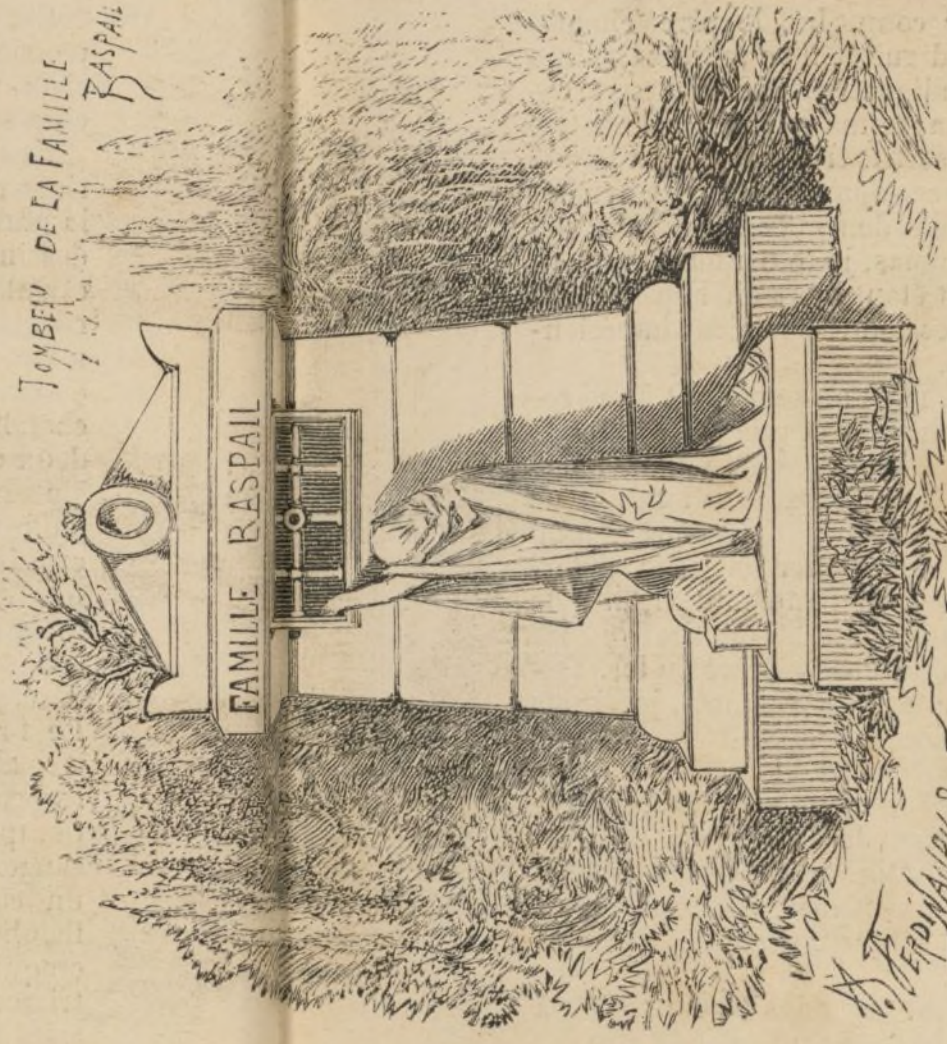
DESIGNÉ PAR LA SCULPTE



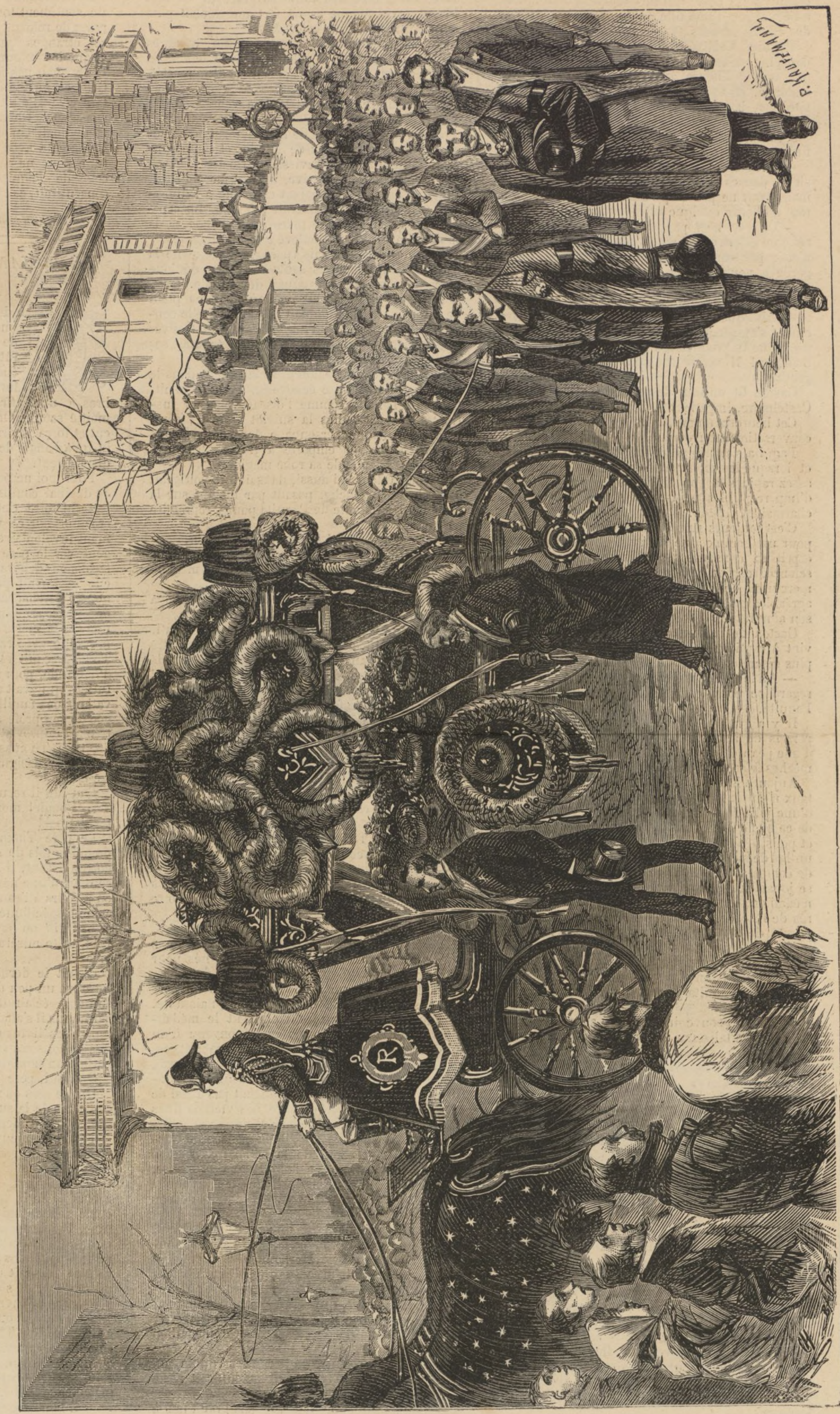
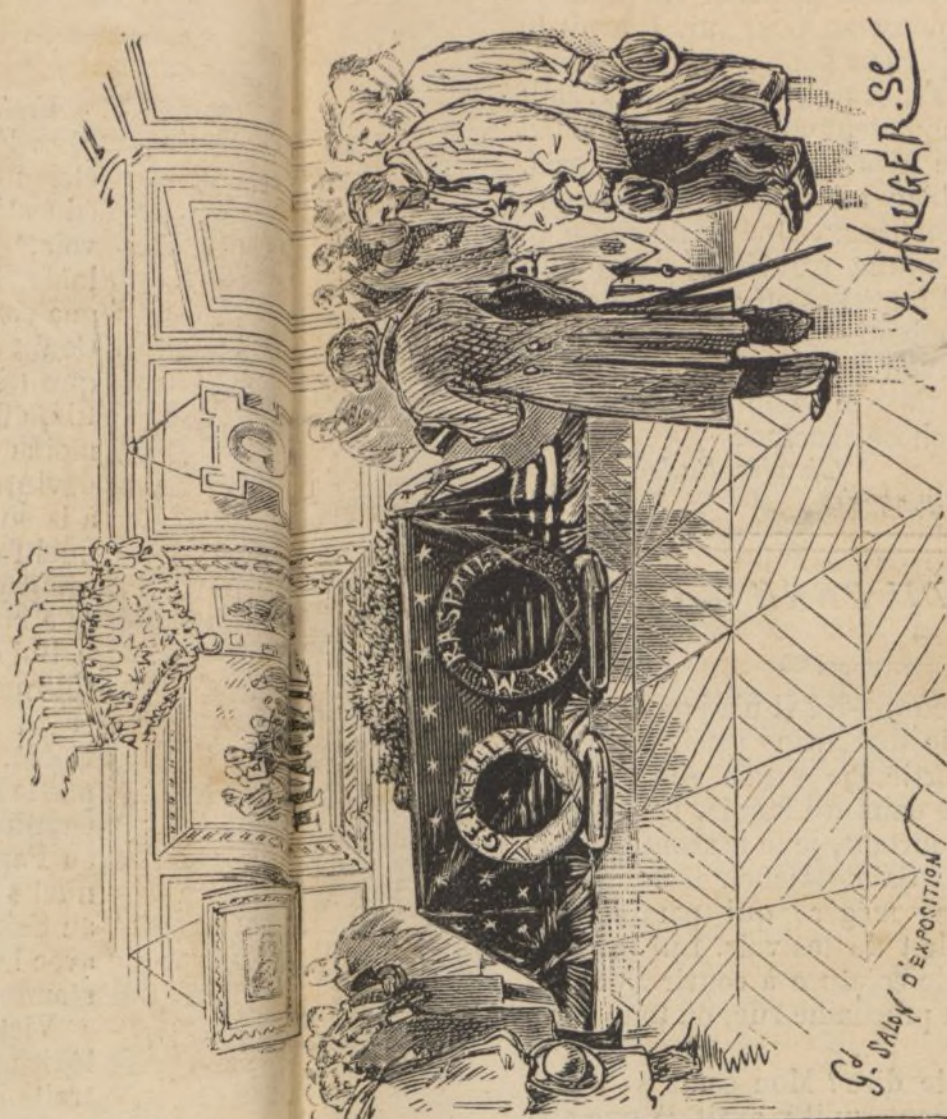
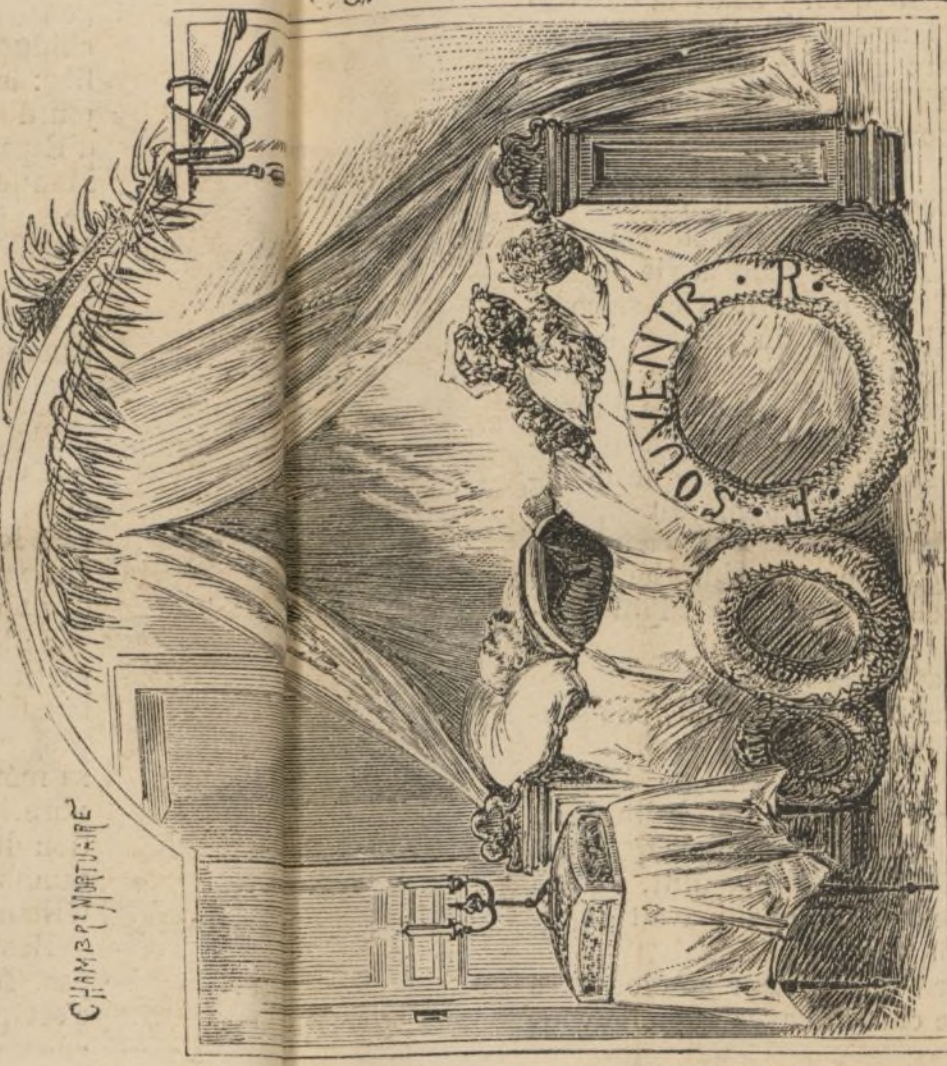
LES 2 FENÊTRES DE LA CHAMBRE MORTUAIRE



JARDIN DE LA FAMILLE RASPAIL



CHAMBRE MORTUAIRE



Portrait, mort et funérailles de F.-V. RASPAIL

Dessins de HENRI MEYER, FERDINANDUS et KAUFFMANN, d'après les croquis de A. DENIS. (Le portrait d'après la photographie de M. A. Reutlinger.) Gravures de CHARLES BAUDR et A. HAUGER — Voir l'article, page 27



est un vieux brave qui ne s'entend guère mieux à l'éducation d'une fille qu'un évêque à dresser des chiens savants.

Paquita s'abandonnait à Gaston. Son sang d'origine orientale se réveillait. La frêle enfant qui, tout à l'heure, avait la mollesse d'un félin endormi, en avait maintenant l'excessive nervosité. Son danseur la reconduisit à sa place, tout étourdi de ce réveil.

— Eh bien ! lui demanda Georges en riant, te feras-tu encore à l'eau qui dort ?

— Oui, certes ! je suis inscrit déjà pour plusieurs danses sur le carnet de doña Hernandez ; mais, pour ne pas trop l'afficher, je ferai sauter tout à l'heure quelque autre dame.

— Oh ! tu n'es pas si timide ! D'ailleurs la réunion est nombreuse, ta danseuse et toi vous n'êtes pas connus ici, et personne ne prend garde à vous. Allez ! ne vous inquiétez pas du qu'en dira-t-on.

— Et le père ?

— Ah ! que lui importe ! Pourvu que sa chère enfant s'amuse, il est heureux. Qu'a-t-il à craindre ? Que tu prennes feu pour sa fille ? Le grand malheur ! Il serait enchanté de l'avoir pour gendre.

Gaston fit un tour de polka avec Léontine de Castelmor, impatient de retrouver Paquita.

Cet heureux moment vint, et ils reprirent leur conversation interrompue.

Paquita s'exprimait difficilement en français, et lorsque les mots paresseux n'accouraient pas assez rapides à l'appel de sa pensée, elle avait d'imperceptibles mouvements d'impatience qui charmaient Gaston.

C'est toujours une conversation bien difficile pour un homme que d'entretenir avec grâce et esprit sa danseuse, sans lui parler politique, science, religion, philosophie, cours de la Bourse, mercuriale des grains, alors que le thème le plus agréable, qui consisterait dans l'aveu sincère de son admiration, est absolument interdit.

Gaston de Valcourt évita les banalités et parvint à captiver de la façon la plus aimable, la plus discrète, l'esprit de sa compagne.

— Ah ! le joli médaillon, fit-il soudain. Son regard se porta complaisamment sur le cou de Paquita.

Il y a quelques années encore, il m'eût été permis de faire ce cou d'albâtre, de le revêtir d'une peau de satin, où j'eusse semé quelques mèches frissonnantes de cheveux d'or.

Aujourd'hui ces minéraux, ces tissus, ces métaux n'entrent plus dans la composition du cou d'une jolie fille. Le cou de Paquita était blanc, de ce blanc de chair humaine, aux grains lisses et polis, qu'on ne peut mettre en parallèle avec un bol de lait que pour faire plaisir aux amateurs de comparaisons ingénieuses. Une chaînette d'or se jouait sur ce cou et laissait pendre un vieux médaillon, formé de deux émaux ovales entourés de roses, un bijou Louis XV, d'une grande pureté de style. La chaînette était lâche, et le médaillon, suivant les soubresauts du corps, sautait, allant d'une épaule à l'autre, retombant sur la poitrine. Gaston s'amusa à le suivre dans ses bonds, que Paquita prenait un plaisir enfantin à exagérer.

— C'est un souvenir de famille auquel je tiens comme à un talisman : il renferme des cheveux de ma mère.

En disant cela, doña Hernandez cessa de jouer, elle se reprocha sa légèreté de l'instant précédent. Une nuée de souvenirs assombrît son esprit, son sourire s'évanouit, elle reprit son air grave habituel.

De Valcourt pensa avoir mal à propos troublé sa joie. Il voulut s'excuser. La musique avait cessé, il lui offrit son bras pour faire quelques pas dans le jardin. Paquita accepta. En traversant le salon de jeu, Gaston salua le capitaine Hernandez.

Ils sortirent des appartements et passèrent dans une vaste serre qu'illuminaient mystérieusement quelques rares lanternes chinoises mêlées aux feuillages d'arbustes verts.

— Mon père, dit Paquita, me répète sans cesse que j'ai tort d'emporter mon médaillon au bal, qu'un jour je le perdrai ; mais je ne puis me décider à m'en séparer ; je suis certaine que si je le quittais, il m'arriverait malheur. Vous riez, n'est-ce pas, monsieur, de ma superstition ? Elle vous semble ridicule, à vous qui avez votre forte raison d'homme pour résister à ces folles terreurs.

— Ah ! non, j'aime cette crainte de chimères que crée votre cœur à votre imagination trop

vive. La femme tire toute sa grâce de sa faiblesse, et la femme esprit fort me déplaît plus encore que la femme colosse.

Ils étaient descendus dans le jardin, et après avoir fait le tour de la pelouse, ils s'étaient assis à l'ombre, ou plutôt dans l'obscurité d'un massif, et ils causaient à voix basse.

Le murmure confus de la fête venait expirer près d'eux.

Paquita, élevée hors de la société, ignorait les secrets les plus connus de la vie, et cette candeur, cette innocence ravissaient Gaston. Cependant une intelligence vive, un tact merveilleux, un goût naturel suppléaient chez elle à l'éducation maternelle qui lui avait manqué. Le capitaine Hernandez s'était marié en Espagne, et la mort lui avait bientôt enlevé sa jeune femme.

Paquita n'avait jamais vu sa mère ; elle ne la connaissait que par les seuls souvenirs douloureux que son père en évoquait devant elle.

La jeune fille causait avec un abandon plein de candeur. Il lui semblait si doux, à elle condamnée à la société d'un vieillard, de trouver une âme qui la comprît ! Et Gaston écoutait ses confidences avec tant d'intérêt !

Ils rentrèrent au salon et se lancèrent dans le tourbillon d'une valse échevelée. Paquita allait, tournait, ballait, comme l'oiseau vole, par instinct, et son cavalier la suivait étourdi, semblable à quelque personnage des contes bleus qu'une bonne fée emporte à travers les airs, blotti dans les plis de sa robe magique.

Le médaillon, lui aussi, dansait ; il voltigeait à droite et à gauche, posant par instant sur la poitrine bondissante de Paquita pour y reprendre un nouvel élan.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle soudain.

La chaîne venait de se prendre aux boutons de l'habit de Gaston et s'était brisée. Le médaillon était tombé.

De Valcourt, entraîné par la valse, le broya du talon.

Il ne ramassa qu'un objet informe tout aplati. Paquita pâlit, et toute chancelante alla prendre un peu d'air dans la serre. Gaston était désolé de sa maladresse. Il s'accusait de brutalité ; il eût préféré s'être cassé les deux jambes que d'avoir commis ce forfait.

Il était si contrit, que sa danseuse oublia sa propre douleur pour le consoler.

— Oh ! ne vous chagrinez pas tant de cet accident. Il n'est pas irréparable. Les bons ouvriers ne manquent pas à Paris. En somme, les cheveux me restent. Le plus fâcheux, c'est que mon père va connaître ma maladresse. Je ne puis, à son insu, porter mon médaillon chez un marchand. Toute la faute en est à moi. Si j'avais dansé avec plus de calme...

— Si vous voulez me laisser votre bijou, je me chargerai de le faire remettre en état, et nous éviterons une peine inutile à monsieur votre père.

Vous pensez bien que ces émotions partagées, cette complicité acceptée étaient autant de liens nouveaux propres à unir deux cœurs nés pour s'aimer, suivant une vieille expression démodée. De Valcourt était un fin diplomate, qui ne perdait pas pied au milieu de sa passion naissante. Il comprenait bien que s'il obtenait le médaillon, ce ne serait qu'après avoir convenu d'un rendez-vous pour le restituer à sa propriétaire. Ce raisonnement était profondément immoral, cela est certain ; mais, avant de le blâmer, constatons que, si l'amour ne se mêlait pas aussi de faire des mariages, le nombre des vieilles filles serait encore bien plus considérable.

Paquita devinait le fond de la pensée de Gaston et refusa d'abord de la satisfaire. Elle le quitta et cacha son médaillon dans sa poche. Puis dans la nuit elle se ravisa et le lui donna tout enveloppé dans une page déchirée de son carnet.

La fête touchait à sa fin ; ils se séparèrent, convenant de se retrouver dans le parc de Monceaux, où le capitaine Hernandez se promenait chaque après-midi avec sa fille. Rien ne leur semblait si naturel que ce rendez-vous, en présence du capitaine, qui serait assez crédule pour ne pas soupçonner leur intrigue et ne pas voir Gaston rendant derrière son dos le médaillon réparé.

Doña Hernandez eut un dernier scrupule, un peu tardif : l'honnêteté du but ne suffisait pas à rassurer son âme timide.

— Bah ! se dit-elle, il n'y a pas grand mal à donner ce rendez-vous.

De Valcourt était rentré au petit jour chez lui,

l'esprit plein de sa belle Espagnole. Il éprouvait un sentiment tout nouveau pour lui. Il avait lu assez de romans déjà pour donner un nom à tous ces étranges symptômes qu'il ressentait. C'était ce que les auteurs nomment vulgairement amour. Il n'y avait pas à se faire illusion, il était pris. Georges en rirait bien au cercle avec les amis, tant pis ! Il était amoureux. Une seule chose le consolait : Doña Paquita paraissait atteinte du même mal. Un seul remède s'offrait : le mariage. Il l'accepta avec bonheur. Il avait assez de fortune pour ne pas avoir besoin de s'occuper de celle de Paquita. Ils s'aimaient ; le capitaine consentirait, c'était chose conclue !

Charles Radet.

(La suite au prochain numéro.)

## LE ROMAN DU PÈRE THOMAS

— SUITE ET FIN —



ù demeurerait-il ? Il n'a jamais voulu me le dire, sans quoi, les jours de sortie, je serais allé le voir, fût-ce dans un taudis. Un dimanche pourtant, je le rencontrai boulevard Saint-Michel. Il donnait le bras à une affreuse mégère qui paraissait à moitié saoule. On riait de les voir. Lui m'aperçut et força l'horrible créature à courir avec lui jusqu'à l'angle de la prochaine rue, où tous deux disparurent.

Pourquoi ne pas le dire ? Mon cœur se serra. Je devinai confusément qu'il y avait là une abjecte histoire. Cette femme avait jeté ses mains crochues sur ce vieux quelque soir d'épanchement involontaire. Elle lui faisait suer de l'argent, car le père Thomas donnait deux ou trois leçons en dehors de l'institution, et cet argent elle le buvait pendant que lui, la cravate dénouée, le chapeau rougi, la redingote couverte de graisse, se laissait traîner dans la vie comme une chose inerte et sans nom ! Le vice se communiquait avec rapidité. C'est un virus. Le père Thomas se mit à boire. Il arriva un matin, comme d'habitude, pour faire son cours. Le chef d'institution, qui avait déjà eu à subir quelques observations des familles sur la tenue plus que négligée de son professeur de philosophie, fit son entrée à l'improviste dans la classe et s'approcha du père Thomas, comme pour lui demander quelque renseignement particulier sur l'un d'entre nous.

Soudain il recula avec dégoût :

— Pouah ! monsieur, fit-il, comme vous sentez l'alcool !

Le père Thomas mentit sans doute pour la première fois de sa vie. Il mentit en balbutiant, en rougissant. Il répondit à cet homme qu'ayant souffert d'une névralgie pendant la nuit, il avait eu recours à l'eau-de-vie, qu'on lui avait donné comme spécifique souverain.

— Qui ? on ? reprit le directeur en élevant la voix, cette misérable créature avec laquelle vous vivez ?

C'était le dernier coup. Ici, le père Thomas retrouva un peu de dignité ; il se redressa, et un suprême éclair d'indignation illumina son regard, puis il s'affaissa, ferma son cahier de notes, reprit ses livres et sortit. Il n'avait regardé que moi de tous ses élèves. Son regard me demandait pardon au nom de tant de souffrances.

Oui, oui, père Thomas, je te pardonne.

Un de mes oncles étant mort en Espagne, les embarras de la succession réclamaient impérieusement ma présence.

J'étais bien jeune, mais on se plaisait à me reconnaître un jugement sain et une précoce intelligence des affaires. Je fus retenu plus longtemps que je ne le pensais à Valladolid, et ne revins à Paris que dix-huit mois après. Mon oncle m'instituait seul héritier de toute sa fortune. De cinquante ou soixante mille francs de rente qu'il devait me laisser, j'en tirai quinze mille à peine des griffes des hommes de loi. Devant ce qui était une fortune pour moi, je ne pus m'empêcher de soupirer :

— Si ma pauvre mère vivait !

Et le père Thomas ? Je me mis à chercher avec ardeur le père Thomas. Je fouillai de fond en comble le quartier Latin, qui lui-même avait changé. Mes amis eux-mêmes s'intéressèrent à cette âpre poursuite, longtemps stérile, mais jamais abandonnée.

— Il n'est cependant pas dans les brasseries à femme, dit l'un de nous avec un éclat de rire.

— Et pourquoi non ?



Dans une des rues les plus étroites et les plus immondes de Paris, s'ouvre une espèce de bouge, je devrais dire un boyau, où l'on voit s'ébattre, dans une lumière rouge et poussiéreuse, des hommes à barbe inculte, à gilets déboutonnés, et des filles débraillées. On n'ose y entrer en plein jour. En plein jour, c'est nauséabond, c'est une façade de mauvaise maison. La nuit, l'ivresse a allumé les yeux et la gaieté. On rit, on chante là-dedans. On y aime peut-être !

— Allons là, me dis-je.

J'entrai.

Au fond, bien au fond, à moitié couché sur la banquette, dont le cuir éventré laissait couler des entrailles de crin, un petit vieux, tout rouge des verres vidés, chantait d'une voix éraillée et tremblotante je ne sais quel refrain que les étudiants allemands chantaient dans leurs orgies latines. Pendant que ses bras allaient au hasard et que ses petites jambes se trémoussaient sous la table, une de ces affreuses femmes qu'on rêve sur les bords de l'Achéron lui versait sur la tête le contenu d'un bock qu'elle faisait ensuite remplir pour elle-même.

Je m'approchai et, repoussant cette créature, je posai ma main sur l'épaule du père Thomas. Il leva sur moi un regard chargé d'ivresse et poussa un cri d'effarement.

— Oui, c'est moi, lui dis-je en lui prenant les mains. Venez, mon vieil ami, venez !

— Non, non, il faut boire... boire... boire !!!

Sa tête roulait sur ses épaules la houle de l'ivresse.

— Laissez-le donc, vous ! hurlait cette femme.

Le père Thomas avait glissé sur la banquette et s'était allongé sous la table. Je priai un étudiant en médecine qui se trouvait là de veiller un moment sur lui, et surtout de l'arracher à cette maudite femme, et je sortis, en quête de mon ami l'interne.

Quelques minutes après nous étions de retour. Il examina le vieux professeur et secoua la tête.

— N, i, ni, c'est fini, dit-il en me regardant.

— Tu crois ?

— Il n'y a plus qu'une chose à faire.

— Quoi donc ?

— Me le laisser. Je vais ordonner qu'on le transporte d'urgence à l'hôpital.

— A l'hôpital ! hurlait la femme.

— Vous, lui dis-je en lui serrant le bras, taisez-vous !

Le père Thomas, qu'une congestion avait d'abord menacé, était devenu pâle comme la mort.

On essaya de lui faire reprendre ses sens. Impossible. Je voulais passer la nuit auprès de lui. Les lois de l'hôpital s'y refusaient. Dès le matin j'accourus.

— Hé bien ? demandai-je.

— Il est mort.

— Sans avoir repris connaissance ?

— Si, il nous a chargé d'une commission pour toi.

— Et cette commission ?

Mais j'ai déjà dit quelles avaient été les dernières paroles du père Thomas.

Charles Goyard.

FIN

#### TRAIN DE PLAISIR

DE PARIS A MARSEILLE ET NICE

Un jour de séjour à Marseille — cinq jours à Nice

Prix aller et retour

2<sup>e</sup> classe : 60 fr. — 3<sup>e</sup> classe : 44 fr.

A l'occasion des courses de Nice et des fêtes de Monaco (tir aux pigeons), la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée a organisé un train de plaisir dans les conditions suivantes :

Aller : départ de Paris, le jeudi 24 janvier, à 8 h. 45 matin.

Arrivée à Marseille le 25, à 9 h. mat.

Départ de Marseille le 26, à 9 h. 30 m.

Arrivée à Nice le 26, à 4 h. 14 soir.

Retour : départ de Nice le 31, à 1 h. 20 soir.

Arrivée à Paris le 1<sup>er</sup> février (nuit du 1<sup>er</sup> au 2, à 11 h. 30 soir). On peut se procurer des billets aux prix ci-dessus indiqués, à partir du 13 janvier, à la gare de Paris et dans les bureaux succursales de la Compagnie.

Nous avons sous les yeux une utile publication que nous voulons recommander à nos lecteurs dans leur propre intérêt. Il s'agit de l'Indicateur officiel des Chemins de fer suisses. La maison Labarthe, de Genève, a fait là un excellent horaire pour les voyageurs, qui ne seront

plus forcés d'avoir recours, pour les renseignements, au plus ou moins d'obligeance des compatriotes de Guillaume Tell.

L'indicateur Labarthe donne à la fois les heures de tous les départs et des notices succinctes concernant les points les plus curieux à visiter.

C'est, si l'on veut, notre Indicateur-Chaix réuni aux Guides-Joanne.

Plus de doute que cette combinaison pratique n'ait le succès qu'elle mérite.

#### MOT SYLLABIQUE TRIANGULAIRE INÉDIT.

A Tunis mon second quand il donne une fête,  
S'il est riche et puissant, brille par mon premier.  
— En Égypte jadis plus d'une humble requête  
Fut soumise au suivant, un dieu fort régulier,  
Que chacun regardait comme mon quatrième,  
— Et sans peine on découvre en été mon cinquième.

EXPLICATION DU DERNIER MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

CÉ LI BAT

LI BER TÉ

BAT TE MENTS

#### AVIS AUX DEVINEURS

Les explications des mots carrés, rébus, logoglyphes, doivent nous être parvenues le Lundi soir, au plus tard.

#### SOLUTIONS JUSTES.

Un apprenti notaire. Les membres du groupe ferrugineux. Une huitre d'Épernay. E. d'Eclauville. E. de Gracelan. Mlle Fauvette. A. Bouchot. G. Aubert. J. Vincent. Café Bureau à Autun. Angèle et Ernest, à Amiens. Hôtel Joussetin, à Clisson. Amélie et Juliette Watrin. Julie Valand. Le mastroquet du Mouton d'or, à Reims. Trois flambaris du C. N. R., à Reims. L. Coco. G. Chardon, à Annonay. E. Farner. F. Cossé, à Baugé. Erkamel et Tojam, à Reims. L'Éflanqué, à Reims. N. Bourillon, à Arles. C. Raymondeau. Deux associés du Nain jaune, à Clisson. E. Bernot. Epicerie Malvaux. A. Baratte. A. Guillaume.

#### MALADIES DES FEMMES

**GUERISON sans repos ni régime**, par Mme LACHAPPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infailibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs affections spéciales, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations, débilites, faiblesses, malaises nerveux, maigreur etc., etc.

Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor (près les Tuileries).

#### DES BOISSONS GAZEUSES

##### GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie, doivent se procurer et lire avec attention le Guide publié par J. Hermann-Lachapelle. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par J. Hermann-Lachapelle, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, faubourg Poissonnière, Paris.

**FER BRAVAIS**  
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)  
Fer liquide en gouttes concentrées  
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE  
Sans odeur et sans saveur  
Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues, de Pestomac, de plus, il ne noie, et jamais les dents.  
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.  
Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :  
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.  
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.  
Le Fer Bravais, à moins d'indication spéciale du médecin, se prend avant chaque repas, sans rien changer à son régime, à la dose de 10 à 15 gouttes chaque fois, dans tout liquide, eau, vin, bouillon, auquel il ne communique aucun goût, ce qui le rend précieux pour les personnes délicates, les enfants difficiles, les vieillards, les convalescents, etc.  
R. BRAVAIS & Co, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des pharmacies.  
(S'abstenir des imitations et exiger la marque de fabrique ci-dessus et la signature. Envoi de la brochure franco.)

## MARIAGES RICHES

14, r. de Maubeuge, Paris, de 1 h. à 5 h. Anc. Mais. V. Guyot.

### ÉLISABETH & SAINTE-MARIE

Les meilleures eaux de Vichy, à CUSSET, près Vichy.

### Nouvelle Encre. J. GARDOT

DIJON.  
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.  
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

Plus de **TETES CHAUVES!** Découverte de Repousse Certaine et Annet des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, r. Rivoli, 85 (Louvre)

### KIOSQUES ET GARES

DEMANDER

## LA FRANCE

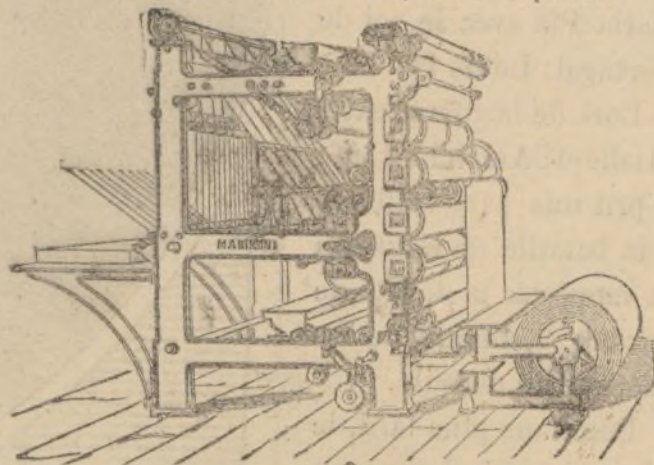
Journal quotidien du soir

Le PREMIER qui paraît avec le cours complet de la Bourse.

Feuilleton-roman du plus haut intérêt.

Le journal le plus rapidement et le plus sûrement informé.

Tirage moyen journalier : 80,000 exemplaires.



Deux presses Marinoni.

Tirage : 40,000 exemplaires à l'heure.

80,000 exemplaires de 4 à 6 heures du soir.

Direction politique : EMILE DE GIRARDIN

PARIS ET VERSAILLES

DIX CENTIMES

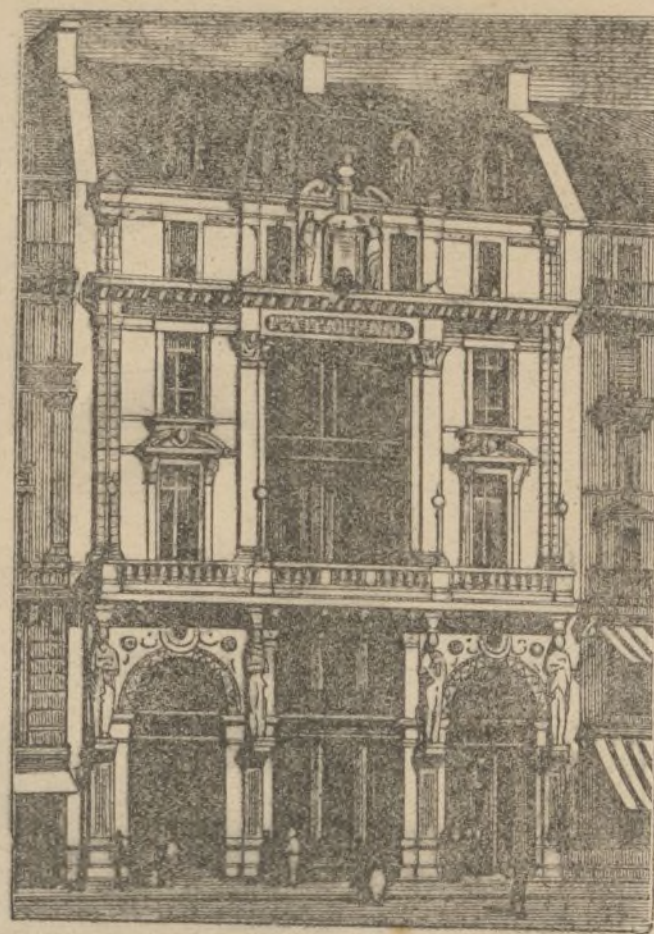
10 fr. par trimestre

DEPARTEMENTS ET LONDRES

QUINZE CENTIMES

12 fr. par trimestre

Bureaux : Paris, 123, rue Montmartre.



### LE PETIT JOURNAL

Politique, Littéraire, Scientifique, Agricole et Commercial

CINQ CENTIMES LE NUMERO

ABONNEMENTS	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Paris. . . . .	5 »	9 »	18 »
Départements. . . . .	6 »	12 »	24 »

Le Petit Journal n'épargne aucune dépense, aucun effort pour être la feuille politique de Paris la plus rapidement et le plus sûrement informée. Il publie deux feuilletons-romans, Mamzell Rossignol et la Fille du Commandant.

L'Éditeur-Gérant : D. CASSIGNOUL.

Imprimé par Motterot, rue du Dragon, 31. — Paris  
Sur les machines en réimpression de Marinoni.



**L**e prince Regnier-Charles-Emanuel-Jean-Maria-Ferdinand-Eugène-Humbert est né à Turin, le 14 mars 1844. En 1858, il commença ses études militaires et fut nommé, vers la même époque, capitaine dans le 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la brigade de Piémont. Il fut successivement promu major en 1860, lieutenant-colonel en 1861, colonel en 1862 et major-général commandant la seconde brigade de cavalerie en 1862, à l'époque du mariage de sa sœur Maria-Pia avec le roi de Portugal, Louis I<sup>er</sup>.

Lors de la guerre entre l'Italie et l'Autriche, 1866, il prit une part brillante à la bataille de Custoza et empêcha la défaite de l'armée italienne de se changer en déroute.

Deux ans plus tard, le 22 avril 1868, il épousa à Turin sa cousine germane, Marguerite de Sa-



**Humbert I<sup>er</sup>, roi d'Italie**

Dessin de HENRI MEYER, d'après la photographie de M. Pougnet, gravure de V. Stablo

voie, fille du duc de Gènes, née le 20 novembre 1851.

Quelque temps après l'annexion de Rome à l'Italie, le prince Humbert fut envoyé dans cette ville comme commandant d'un corps d'armée et pour y installer une sorte de cour provisoire, en attendant qu'il allât lui-même prendre possession de la nouvelle capitale de l'Italie.

En 1871, il fit un voyage en Espagne, où son frère Amédée venait d'être proclamé roi, et l'année suivante il se rendit à Berlin avec la princesse Marguerite.

Pendant cette dernière visite, qui fut très-commentée dans le monde diplomatique, il devint le parrain d'une petite-fille de l'empereur Guillaume, et reçut le titre de colonel honoraire du 13<sup>e</sup> régiment de hussards prussien.



**Le général Cousin-Montauban, comte de Palikao**

Dessin de H. MEYER, d'après la photographie de M. Lejeune, gravure de V. Stablo  
Voir l'article, page 27



**Le général Ferrero, marquis de La Marmora**

Dessin de H. MEYER, d'après la photographie de M. Neurdein, gravure de V. Stablo  
Voir l'article, page 27





Au bureau des publications, 14, rue du Temple, Paris.

Imp. Frick aîné & fils, r. Monsieur-le-Prince, 58, Paris.

F.-V. RASPAIL

NÉ LE <sup>24</sup> 25 JANVIER 1794

Ayuntamiento de Madrid